

AAHA = Amicale Alexandrie Hier et Aujourd'hui

Dimitri P. CARITATO

Alexandrie, il y a une centaine d'années

(1850 – 1870)



Conférence donnée au Rotary d'Alexandrie,

le mercredi 17 mai 1961

Cahier no 19

Mars 2000

Dans la vie, plusieurs fois millénaire, de notre chère Alexandrie, nous avons choisi pour cette causerie, une très brève période. Nous voulons vous parler de ce qu'était notre ville il y a environ cent ans.

Aucun grand événement historique ne marque l'époque que nous avons choisie. Cependant, c'est une période très intéressante ; en effet, c'est entre 1850 et 1870 que notre ville commence à prendre son aspect extérieur, dirions-nous, moderne et, l'essor de son commerce et l'augmentation de la population aidant, Alexandrie devient rapidement la cité prospère, cosmopolite, raffinée que nous connaissons.

* * * * *

Quel était l'aspect d'Alexandrie entre 1850 et 1870 ?

Nous avons consulté trois cartes : l'une a été dressée en 1855 par **Charles Müller** ; la seconde, datée de 1865, a été dessinée par Mahmoud Pacha El Falaki, qui s'intitulait alors "Mahmoud Bey, Astronome de son Altesse Ismail Pacha, vice-roi d'Egypte" ; la troisième carte a été dressée, en 1867, par J. Millie pour son "*Guide Bijou*"

Entre 1855 et 1867, les constructions s'étendent très considérablement et de nombreuses rues font leur apparition.

Mais la ville reste toujours, en grande partie, enfermée dans son enceinte construite par Ibn Touloun et réparée par Galice Bey, sur les ordres de Mohamed Aly. J'ai dit "en grande partie", parce que l'enceinte, vers 1865, n'existait plus que seulement à l'est et au sud de la ville. Les murs et leurs bastions partaient de l'actuelle "Gare de Ramleh", où se trouvait une Tour dite "des Romains", continuaient vers le sud par la rue Safia Zaghoul, s'étendaient à l'est sur l'ancien boulevard Sultan Hussein vers la Porte de Rosette, et, tournaient ensuite vers l'ouest en passant devant notre Stade Municipal et le sud de Kom el-Dick, pour descendre enfin sur l'ancienne rue du Premier Khédive.

Ces fortifications, plus ou moins délabrées, ne constituaient pas moins une véritable barrière autour de la ville. Ainsi, par exemple, pour aller se promener vers le "lointain" Ramleh, ou sur les rives du Canal Mahmoudieh, il fallait passer par la Porte Rosette qui était une véritable porte de ville fortifiée.

Mme Mabel Caillard, racontant ses souvenirs d'enfance dans son livre "*A lifetime in Egypt*", écrit à ce sujet :

"In 1876 we used sometimes to drive to the Mahmoudieh Canal. It would begin with the Kavass getting down from his seat beside the coachman and going in advance to explain us and our objective to the guard at the entrance. Then, the great doors would be thrown wide, and we would be driven into a dark trap between the gates, that were immediately closed behind us, and those which had yet to be opened in front of us. Here, the soldiers would come out of the guardroom in the fortifications to stare at us, until their officer made a more leisurely appearance to pass us out... and one escaped with relief from the confinement of the narrow murky passage into the fresh country air beyond the walls..."

N'allez pas croire que toute la superficie se trouvant à l'intérieur de l'enceinte était construite. L'agglomération la plus dense se trouvait surtout dans la presqu'île qui sépare le Port Est du Port Ouest. On peut dire que la ville proprement dite couvrait une superficie limitée au nord par Ras El-Tine/Anfouchy et au sud, par une ligne partant de l'angle des rues Nabi Daniel et El-Horreya (ancienne rue Fouad) pour aboutir à la Porte N 14 du Port Ouest, en englobant une partie du quartier Attarine. Bien entendu, de-ci, de-là, à l'intérieur des murs de la ville, il y avait des maisons isolées entourées de vastes jardins. A Kom El-Dick existait un véritable village. Il y avait aussi beaucoup de décombres, beaucoup de fûts de colonnes brisées, vestiges encore visibles de l'antique Alexandrie... Mais, de plus en plus, on nivelait, on lotissait et on traçait de nouvelles routes larges et rectilignes.

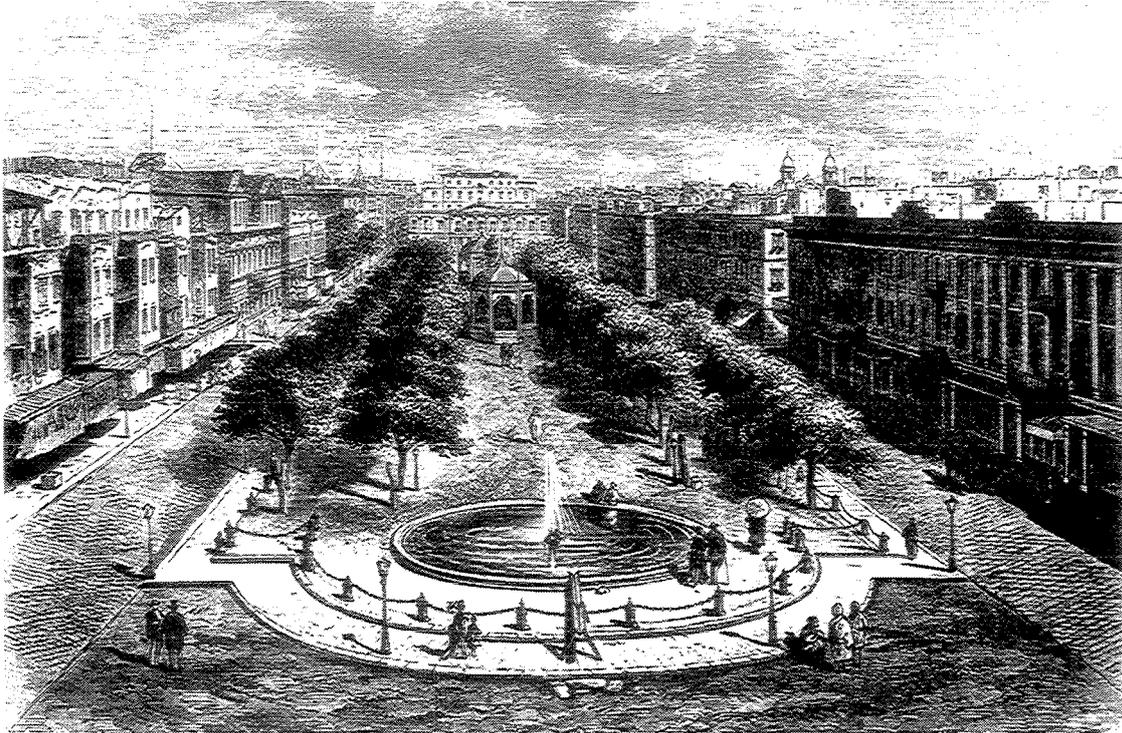
Sur le Port Est, il n'y avait pas encore de quai : la ville finissait sur une plage qui se trouvait à environ 80 mètres en arrière du quai actuel. De la sorte, la mer couvrait alors toutes les maisons à gauche de notre Gare de Ramleh, l'ex-boulevard Said était sous l'eau, ainsi que le Consulat de France, les Tribunaux et toute la superficie comprise entre la rue Korreyem et le Quai. La Poste donnait sur le littoral même, ainsi que le "Divan" du Gouverneur ou Gouvernorat et la "Zaptieh" ou préfecture de Police, qui se trouvaient alors un peu avant la mosquée Aboul-Abbas el Moursi. Le Midan Orabi n'existait pas : sur son emplacement s'élevait un pâté de maisons.

Un peu partout se dressaient de grands immeubles qu'on appelait couramment les "Okelles" : comme, par exemple, l'Okelle Neuve à l'angle sud-ouest de la place Orabi, et les Okelles Française, Anglaise, Sinanina, Soliman Bey, Dumreicher, autour de l'ancienne rue de France.

La Place de la Libération, alors Place Méhémet Ali, ou Place des Consuls, constituait le centre de la ville. Un voyageur, Eugène Poitou, dans son livre "*Un hiver en Egypte*", paru en 1857, écrivait :

"Cette place est un vaste carré long, d'un aspect assez maussade. Pas un arbre n'en égaie la froide régularité. Au milieu on a planté une façon d'obélisque tout neuf, haut de quelques mètres. L'été, cette place doit être un désert torride ; en ce temps-ci, c'est un marais bordé de quelques trottoirs et traversé par quelques sentiers glissants.

Tout alentour sont de grands bâtiments... alignés comme des casernes... couverts en terrasses, d'une assez laide architecture, avec force ornements de mauvais goût et peints en rose ou en jaune, à la mode italienne... Des magasins européens occupent presque partout les rez-de-chaussée... "



La description que donne de la Place, dix ans plus tard, soit en 1867, J. Millie dans son "Guide", montre qu'elle a été, entre-temps, considérablement embellie :

"La Place Méhémet-Ali est le point sinon central, du moins, le plus fréquenté du quartier européen. C'est une vaste place rectangulaire, entourée de bornes réunies par une énorme chaîne de fer. Les arbres, les jets d'eau qui l'ornent, les trottoirs qui la bordent, les constructions qui l'environnent en font une place digne du nom qui lui a été donné... "

Et comment étaient à cette époque les rues de notre ville ? En 1857, il n'existait pas encore une seule rue pavée : à la moindre pluie, dira Eugène Poitou, " ... une boue horrible forme çà et là des mares profondes où pataugent les bêtes de somme et leurs conducteurs à demi-nus... ". Cependant, depuis 1863, on a commencé, timidement il est vrai, à paver, avec de grandes dalles en lave, le quartier Minet El-Bassal , qu'on appelait le "Quartier du Commerce d'Exportation", et, au Centre de la ville, la rue Chérif Pacha et la rue de la Banque Egyptienne.

Le livre *"Statistiques de l'Egypte 1873"*, indique qu'en dix ans 60 000 mètres carrés ont été pavés dans l'intérieur de la ville – ce qui n'est vraiment pas encore beaucoup, quand on pense qu'une seule rue de 10 mètres de large sur 1000 mètres de long couvre déjà le sixième de cette superficie.

Quant à l'eau potable, jusqu'en 1860, elle est uniquement distribuée, soit par les porteurs d'eau dans leurs sacs en cuir, soit par des charrettes.

ALEXANDRIE (1830-1930)



Mais, depuis 1860, la ville est également alimentée en eau potable pure, distillée scientifiquement et canalisée dans des conduites en fonte, par les soins de la "Société Civile des Eaux d'Alexandrie".

Au début, nos concitoyens sortaient la nuit, dans des rues complètement obscures, en portant chacun sa lanterne ; chez eux, ils s'éclairaient à la chandelle ou avec des lampes à huile. Ce n'est qu'en 1865 que la concession de l'éclairage au gaz a été accordée à Charles Lebon.

L'éclairage public n'avait été alors modestement prévu que pour 8 000 mètres de rues et 267 lanternes seulement !

Le premier client privé fut la Banque Georgala, à la Lombard Street. Le second client de Lebon tarda fort à venir : ce n'est que deux mois après la Banque Georgala que la Bourse Khédiviale signa son contrat.

* * * * *

Maintenant que nous avons donné une description sommaire de l'aspect de notre ville, examinons, d'un peu plus près, la vie à Alexandrie à cette époque :

Les Vice-Rois Said Pacha (1854-1863) et Ismail Pacha (1863-1897) habitaient officiellement Le Caire. Mais Alexandrie avait toute leur faveur et ils faisaient des séjours, aussi prolongés que fréquents, dans leur **palais de Ras El-Tine**.

Parmi les Gouverneurs de notre ville, citons : Hussein Chirine Pacha, Mourad Helmy Pacha, Hassan Rassem Pacha, Ali Zulficar Pacha.

Les Consuls Généraux étrangers, qui faisaient alors fonction d'Ambassadeurs, habitaient Alexandrie. L'importance politique de notre Cité était donc de tout premier plan.

La population augmentait d'une façon vraiment spectaculaire. Alors qu'en 1857, elle est évaluée à environ cent mille âmes, dont un tiers d'Européens, le livre "*Statistiques de l'Égypte 1873*", montre qu'elle a plus que doublé en douze ans : en effet, au 11 Mars 1872, Alexandrie, avec sa banlieue, comptaient 164 718 Égyptiens plus 47 316 résidents étrangers, soit en tout 212 034 habitants. Pour se rendre mieux compte de l'importance de la population d'Alexandrie, il y a lieu de noter que Le Caire et ses faubourgs avaient, à la même date, 348 883 habitants, et l'Égypte entière 5 250 000.

Tout, ou presque, le commerce de l'Égypte se faisait par Alexandrie. De notre ville passait le 93 pour cent du total des importations et des exportations du pays.

Mais, la grande affaire de cette époque, c'était le coton. Du milieu de 1861 jusqu'en août 1864, nous voyons les prix du coton passer de 14 tallaris à 52 tallaris le cantar ! Ce "boom" formidable était dû à la Guerre de Sécession en Amérique qui obligea les filateurs européens à se fournir en Égypte.

L'importance du commerce d'Alexandrie donnait à son port une très grande animation. Alors que de 1853 à 1862, 2 172 navires (dont plus des trois quarts étaient des voiliers) entraient en moyenne par année dans notre port, pour les dix années suivantes, cette moyenne s'accrut de cinquante pour cent, avec toujours la même proportion de voiliers.

On peut s'imaginer facilement les fortunes considérables qui, grâce à cette activité, ont pu alors se former rapidement dans notre ville ! Un de ces nouveaux riches Alexandrins, le français Bravay, a servi de modèle à Alphonse Daudet pour son "*Nabab*" et a été ainsi immortalisé.

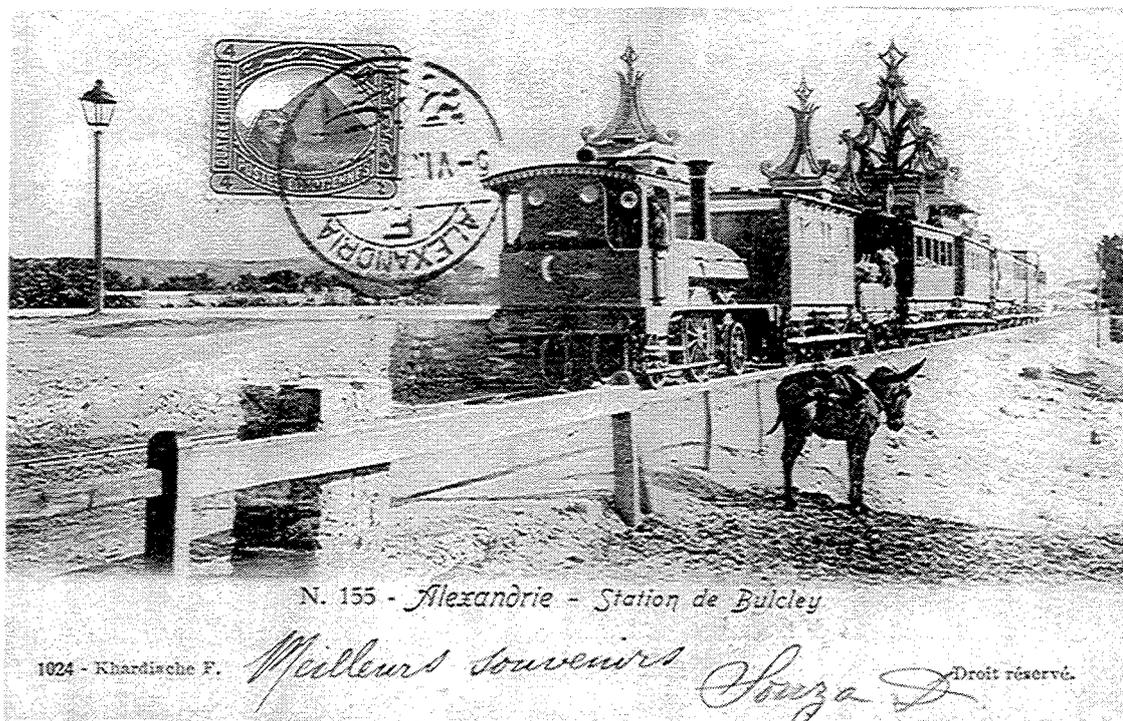
* * * * *

Dans cette Alexandrie prospère, nos concitoyens ne s'ennuyaient pas.

D'abord, comment se déplaçaient-ils ?

S'il devaient se rendre au Caire, ils prenaient, depuis le 1^{er} janvier 1857, le chemin de fer qui les y conduisait en huit heures environ. Eugène Poitou écrit à ce sujet :

"Je m'étais étonné du désordre et du bruit au milieu desquels s'était fait notre débarquement à Alexandrie ; ce n'était rien, à vrai dire, en comparaison de ce qui nous attendait à la gare du chemin de fer : cela défie toute description. Pour faire enregistrer nos bagages, il a fallu livrer un véritable combat... c'est pour la forme qu'il y a un programme des heures. Ici, on part quand on est prêt et on arrive quand on peut..."



Plus tard, les conditions s'améliorèrent, et, en 1869, le voyageur hollandais Jan den Tex note, tout naturellement, que le voyage Alexandrie/Le Caire ne lui a pris que 4h. 45 min., avec un quart d'heure seulement de retard.

C'était, bien entendu, infiniment plus facile d'aller au "doux Ramleh"... !

Le 8 Janvier 1863, la Société "Strada Ferrata tra Alessandria e Ramleh", inaugura le premier convoi de quatre wagons, sur rails, - prosaïquement tiré par quatre vigoureux chevaux – entre Alexandrie et le domicile du Cheikh Ismaïl, l'actuelle **gare de Bulkeley**. Il n'y avait que trois départs, dans les deux sens, par jour. Cela était amplement suffisant, car tout Ramleh ne comptait alors qu'environ 500 habitants.

Moins de huit mois plus tard, les chevaux furent remplacés par une locomotive qui parcourait la distance Alexandrie/Bulkeley au temps, fabuleux pour l'époque, de vingt minutes, arrêts compris.

A l'intérieur de la ville, les Alexandrins allaient à pied, en calèche et, surtout, à dos d'âne ! Les petits baudets stationnaient partout, comme stationnent aujourd'hui nos voitures et nos taxis. Poitou note parmi ses impressions :

"... Les ânes sont la monture la plus habituelle et la plus commode pour parcourir les rues de la ville. Européens et Egyptiens, riches et pauvres, tout le monde s'en sert..."

* * * * *



Le Palais de S. A. le Khédive Saïd Pacha au Mex
 92-5-1902 Celestine Roujol
 64 Made for Pierre Agopian, Alexandria, Egypt.
 Le Palais de Saïd Pacha, à Gabbari
 vers 1902

Les Alexandrins avaient le choix entre plusieurs divertissements :

Le Vice-Roi et ses Ministres invitaient souvent. Tout était prétexte pour donner une fête, et ces réceptions officielles étaient d'un faste souvent inouï. En 1856, Saïd Pacha donna, au **Palais de Gabbari**, une grande fête : opéras, bals, feux d'artifice, illuminations, se succédèrent durant trois jours et trois nuits.

L'élite de la société menait une vie mondaine extrêmement brillante. Les réunions étaient gaies, affables, raffinées, et, par dessus tout, elles étaient caractérisées, d'après Millie, par le nombre réellement considérable de jolies femmes qui les animaient de leur présence.

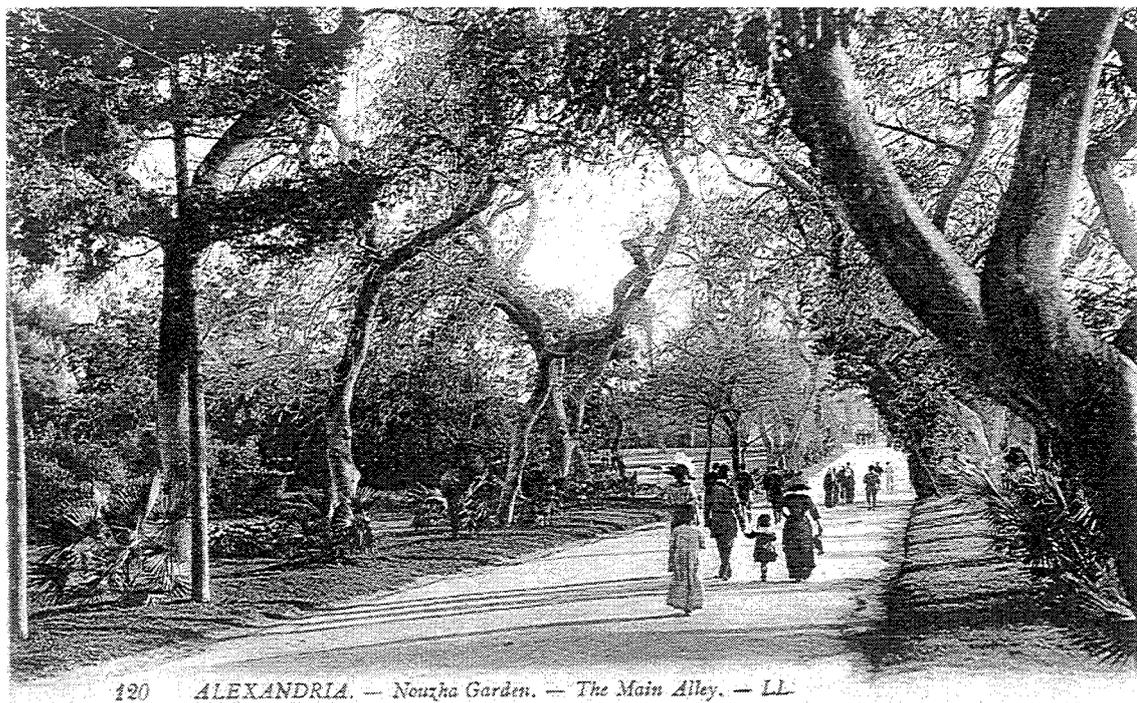
François Levernay, dans son *"Guide"* de 1868, s'écrie avec enthousiasme : "Peu de villes, ont peut le dire, peuvent rivaliser avec Alexandrie pour la beauté des femmes !"

En avril, les Alexandrins allaient aux **Courses à Gabbari**.



Le Champ des Courses (Hippodrome)
 67 Made for Pierre Agopian, Alexandria, Egypt.
 Alexandria

près du Palais de Saïd Pacha au
 MEX



120 ALEXANDRIA. — Nouzha Garden. — The Main Alley. — LL.

Pendant le Carnaval, les fêtes et les bals se succédaient.

Les dimanches, les promenades, - c'est-à-dire la Place Méhémet Ali, le Jardin Public ou Jardin Pastré, qui deviendra notre **Jardin Nouzha**, et surtout, les bords du Canal Mahmoudieh -, regorgeaient de monde. Les riches s'exhibaient en luxueux et élégants équipages précédés des infatigables « Saïs »

Il y avait aussi de nombreux hôtels qui donnaient de l'animation à la ville. Citons en quelques-uns :

L'hôtel d'Europe, qui se vantait d'avoir été " ... honoré de la présence du Prince de Galles", l'hôtel Péninsulaire et Oriental, l'hôtel d'Angleterre, le Grand Hôtel d'Amérique, **l'hôtel Abbat**. Ce dernier établissement qui s'élevait sur l'emplacement du Parking des "Magasins Hannaux", "... se recommandait, d'après le Guide, par son confort qui égale celui des premiers hôtels d'Europe. Table d'Hôte, cabinet pour famille, restaurant, salon d'attente, fumoir, bains et jardins, omnibus " at the railway station and at the port at the arrival of the steamers..."

Les gens prenaient leurs repas en table d'hôte dans les susdits hôtels ou au "Grand Lucullus" ; ils mangeaient aussi à la carte dans de nombreux restaurants tels que le "Restaurant de France", le "Chalet du Mont St. Bernard", à la place de la Paille, les "Bains Palloni" sur la plage du Port Est et, surtout, le "Restaurant de Paris" dont le directeur, un certain M. Bernard, avait été surnommé, pour ses manières raffinées, le "Marquis".



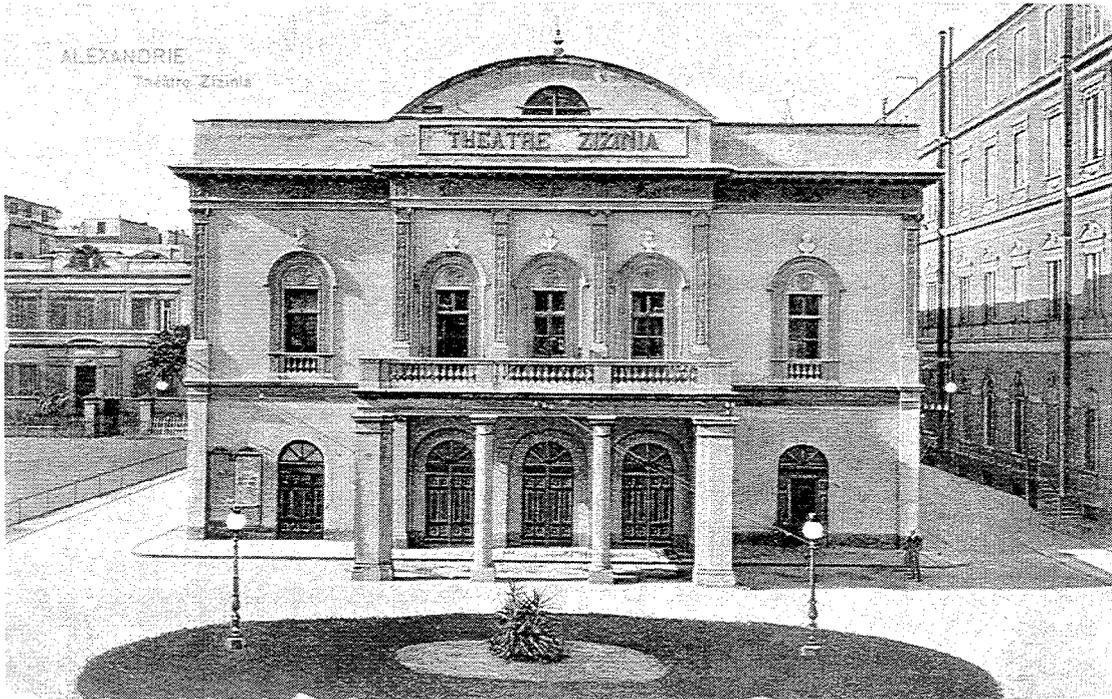
Après dîner, on pouvait passer de fort agréables soirées.

Si l'on voulait rester tranquillement entre hommes, lire les journaux et faire sa partie de cartes, on allait au Cercle. A cette époque existaient le Cercle International, qui comptait 120 membres, le Club Hellénique, le Cercle des Etrangers, les Cercles Suisse et Allemand.

Si l'on était d'humeur plus sociable, on avait le loisir d'aller chez un "Pâtissier-Confiseur" comme, par exemple, "Bossi", rue Ras El-Tine, et "Francesco Dezani", rue de la Mosquée Attarine.

On pouvait aussi s'asseoir sur la terrasse d'un des nombreux cafés de la ville : le "Café d'Athènes" ou Café Zarani, le "Café du Pélican" et le "Café Netunno" sur le bord de la mer, le "Café d'Europe", rue de Ras El-Tine, le "Café de Riego", rue de la Mosquée, le "Café du Club Egyptien", place Méhémet Ali, "l'Americano" etc.

Il y avait également de nombreuses brasseries où l'on mangeait et buvait fort bien et où, détail charmant, le service était fait par des serveuses triestines et viennoises pour la plupart.



Alexandrie comptait deux théâtres d'une certaine importance : le "Zizinia" qui occupait l'emplacement de notre théâtre Mohamed Aly, et le "Rossini", ou "Théâtre Debbané" qui se trouvait rue de l'Eglise Maronite.

A propos de ces théâtres, Millie écrit dans son *"Guide"* :

"Ils sont occupés en hiver par deux troupes d'opéras italiens. Premiers sujets, chœurs, orchestres, tout vient d'Italie ; les frais sont énormes ; il est vrai que les artistes ne sont jamais complètement payés, mais les habitants se donnent ainsi la satisfaction de se diviser en "Ziziniens" et en "Rossiniens". Ce sont généralement des Grecs et des Maltais qui soutiennent le premier, et des Italiens qui soutiennent le second ; Anglais, Allemands, Français se répartissent entre les deux."

Enfin, ceux qui préféraient des plaisir plus émoustillants pouvaient passer leur soirée dans un des cinq grands Cafés-Chantants d'Alexandrie.

Deux de ces cabarets de l'époque, le "Grand Café de Paris" et le "Grand Concert du Luxembourg", se trouvaient à la rue Anastassi ; le troisième, le "Grand Casino", se trouvait au premier étage du N 28 Place Méhémet Ali ; le quatrième, l'"Alcazar Lyrique" se trouvait rue des Sakies à l'Attarine. Hélas ! nous n'avons pas pu retrouver l'adresse du cinquième caf'conc' d'Alexandrie, le "Théâtre des Bouffes Parisiens", où, chaque samedi soir, il y avait aussi grand bal jusqu'au matin.

Les artistes venaient surtout de France et d'Italie : ils faisaient des numéros de danse, de pantomime et de chant, « opéras, opérettes, romances et chansons comiques » comme mentionnait l'affiche. Le spectacle commençait à 8 heures du soir et finissait à minuit. L'entrée variait de 1 fr. à 1 fr 50. Un détail qu'il est curieux de relever : ces établissements tenaient chaque jour, de 1 heure à 4 heures de l'après-midi, des répétitions pour lesquelles l'entrée était gratuite !

Alexandrie en 1872

Tiré du Guide-Annuaire d'Égypte, année 1872-1873

par François-Levernay

En 1790, Alexandrie n'était plus qu'une pauvre bourgade de 5 à 6000 habitants. Méhémet-Aly, en levant l'interdit qui défendait l'entrée du Vieux-Port aux navires chrétiens, en accueillant bien les étrangers et payant généreusement les services en tous genres que ces derniers rendaient à l'Égypte, vit affluer dans ce pays et principalement à Alexandrie une nombreuse colonie venant de toutes les régions du monde civilisé, et bientôt la ville de Ptolémée, tombée dans l'oubli, se réveilla, nouvelle, grande et prospère.

Alexandrie se divise en deux parties parfaitement distinctes : la ville arabe et la ville européenne.

La ville arabe comprend les quartiers situés au nord-ouest ; les rues sont généralement sinueuses, étroites, bordées de maisons à rez-de-chaussée et premier étage, parfois à deux étages. Dans les rues commerçantes, les boutiquiers avancent leurs étalages à qui mieux mieux sur la voie publique ; la circulation en devient difficile. Cette tolérance laissée aux marchands quelconques, colporteurs ou à demeure fixe, gêne le point de vue, entrave la viabilité et incommode les passants par des odeurs nauséabondes s'exhalant des cuisines, des fritures, des poissons ou fruits avariés, etc. La ville arabe d'Alexandrie n'offre pas à l'œil le tableau original et pittoresque du Caire : ici, ni élégantes moucharabiehs rendues encore plus mystérieuses par le demi-jour ménagé par les saillies des étages surplombant les uns sur les autres jusqu'à se toucher ; ni portiques ouvragés et de dessins si variés, ni mosquées grandioses, riches de sculptures et d'arabesques : ni fontaines publiques monumentales avec leurs grillages dorés et si coquets, etc.

La ville arabe peut être divisée en deux parties : la première occupant l'espace compris entre les deux ports ; c'est un labyrinthe de rues, ruelles et impasses, où l'on rencontre rarement la ligne droite et où les maisons mal construites sont de pauvre apparence ; c'est là qu'habitent les arabes proprement dits ; la seconde comprend la presqu'île Pharos ; ici les rues sont plus larges, plus droites, mieux entretenues, plus propres, souvent entrecoupées de jardins ; c'est le quartier turc, résidences des beys, des pachas et des hauts fonctionnaires du gouvernement.

A l'extrémité occidentale de la presqu'île se trouve Ras-el-Tin (Cap du figuier), où s'élèvent le phare et le palais du Vice-Roi, que Méhémet-Aly fit construire sur le plan du sérail de Constantinople. Ce palais comprend les appartements particuliers du Vice-Roi, du harem et des divans des ministères. Un incendie, en 1870, a détruit presque entièrement ces divans. Le harem est isolé au milieu des jardins ; l'ameublement du palais est aussi riche qu'élégant. Le bain se compose d'une double chambre en marbre blanc travaillé à jour. Près de ce palais, en revenant vers le port de débarquement, on rencontre l'arsenal de la Marine, dû à M. de Cérisy, ingénieur français, aux ordres de Méhémet-Aly. On y remarque des cales en maçonnerie pour les vaisseaux de 1^{er} rang ; des cales pour les frégates et bâtiments inférieurs, le magasin général de toutes les munitions navales, la corderie, enfin tout le matériel nécessaire à une flotte.

La ville européenne, de création toute récente et qui va en grandissant, avec ses rues larges, droites, très solidement pavées en partie, bordées de maisons en pierres de deux et trois étages, parfois élégantes, a tout l'aspect d'une ville d'Europe ; elle a de belles et grandes places plantées d'arbres. La place Méhémet-Aly voit s'élever aujourd'hui à son centre un monument digne d'elle. Ce monument, érigé à la mémoire de Méhémet-Aly, se

compose d'une statue équestre en bronze, fondue à Paris, de 5 mètres de hauteur, soit 11m 50 de hauteur totale. Le quartier européen a été en partie conquis sur la mer : aussi les indigènes le nomment Manchieh (ce qui est nouveau).

Les fortifications - Alexandrie est entourée de fortifications ; elles s'étendent du Lazaret (Port-Neuf) jusqu'à Minet-el-Bassal. La partie de ces fortifications qui continuait de Minet-el-Bassal à la mer (Port-Vieux) a été démolie en 1866 et 1867 pour faire place à un quartier neuf. Elles furent beaucoup améliorées par Bonaparte et définitivement rectifiées par Méhémet-Aly avec la configuration qu'elles conservent aujourd'hui. De nombreux forts détachés couronnent le sommet d'autant de hauteurs formés des débris de l'ancienne ville. Dans l'enceinte des murailles, deux forts, placés à une hauteur de 80 mètres environ, l'un situé en avant de Kom-el-Dik et l'autre dans l'intérieur de la ville, près le Port-Vieux, ont été construits par l'armée française ; le premier est le fort Caffarelli, le second le fort Napoléon. Le front de mer, du fort Pharaon à la pointe de Ras-el-Tin, et au-delà d'un côté jusqu'à Ramleh et de l'autre jusqu'au Mex, est hérissé de batteries anciennes et nouvelles.

Eclairage et alimentation en eau - Cette ville est éclairée au gaz et alimentée par les eaux du Nil au moyen de pompes, système Cordier, établies à Moharrem-Bey, en dehors de l'enceinte continue qui ferme la ville du côté des terres. La consommation moyenne d'eau est de 8 000 mètres cubes par jour.

Hôpitaux - La ville possède quatre hôpitaux : l'hôpital général civil et militaire du gouvernement, l'hôpital général européen, l'hôpital des Diaconesses et l'hôpital grec. Un établissement d'enfants trouvés est dirigé par les Sœurs de Charité.

On trouve encore à Alexandrie une salle d'asile, un orphelinat de jeunes garçon, et un orphelinat de jeunes filles dirigés par les Sœurs de Charité ; ces mêmes Sœurs ont un dispensaire où elles assistent par jour de deux à trois cents indigènes et autres, en consultations gratuites, secours aux pauvres et distribution des médicaments. Diverses colonies ont aussi des Sociétés mutuelles de secours parfaitement organisées ; celle de la colonie française est particulièrement remarquable par les immenses services qu'elle rend, tant en secours de toute nature qu'en rapatriements opérés par ses soins.

Lieux de culte - On compte à Alexandrie environ cent mosquées, dont une seule un peu importante, celle du Cheikh Ibrahim, trois églises ou chapelles catholiques, quatre églises grecques de divers rites, trois églises protestantes, 3 principales synagogues, une église copte et une église maronite.

Industries - Les principales industries indigènes sont : la sellerie ordinaire, la broderie or et soie, la bijouterie, le tissage d'étoffes de coton, fabriques de tuyaux de pipes et de nattes, manufactures de tabac, d'armes, teintureries, etc. Les principales industries européennes sont : les minoteries, tanneries, fabriques de pâtes d'Italie, de glace, d'eau gazeuse, huileries, brasseries, égrenage de coton, gaz d'éclairage, savonnerie, etc.

Population - Alexandrie compte 200 000 habitants. A défaut de recensement officiel, on peut obtenir le chiffre de la population par l'état des naissances. Pour les 5 000 000 d'habitants de l'Égypte, le nombre des naissances s'élève annuellement à 186 000 ; or la statistique officielle donne 8 000 naissances pour Alexandrie ; c'est donc plus de 200 000 âmes pour cette ville, dont près de 100 000 européens et plus de 100 000 indigènes ou rayalis.

Langues - Quant au langage, en dehors de la langue arabe parlée par les indigènes, les Levantins et les rayas, trois langues principales se parlent généralement : la française, l'italienne et la grecque. La langue française tend à prédominer ; c'est d'ailleurs, dans les rapports avec tous les étrangers, la langue officielle du gouvernement, des

administrations publiques et d'un grand nombre de consulats. Le journal officiel du gouvernement est rédigé en français. Un avis adressé au public et qui doit être compris de tous est en langue française ; ce qui explique cette multitude d'enseignes françaises sur des établissements ou magasins grecs, allemands, anglais, maltais, italiens, etc., et sur des plaques désignant les professions

Le Jardin Public, situé sur le canal Mahmoudieh, un peu au-delà du palais N 3, résidence d'été du prince héritier, et où ont lieu les bals que la Cour donne à Alexandrie. Les diverses routes qui conduisent à ce jardin, principalement le vendredi et le dimanche, sont littéralement sillonnées d'élégantes voitures où s'étale avec complaisance tout le luxe de la grande cité. Ce jardin est un vaste parc aux allées ombrées, aux plantations variées, aux sites accidentés, au centre duquel s'élève un élégant kiosque, où le vendredi et le dimanche après-midi une musique militaire fait entendre des symphonies européennes et arabes.

Le Canal Mahmoudieh – La fraîcheur des eaux et des ombrages, les magnifiques villas qui embellissent ses rives, les superbes jardins qui réjouissent la vue en font un séjour très recherché et un but d'agréables promenades. Ce canal est constamment couvert de barques de toutes formes et de dahabiehs, ces élégantes et coquettes demeures mobiles que l'on ne trouve qu'en Orient ; elles contiennent au moins un salon, deux chambres à coucher et un boudoir ; la salle à manger est le pont même abrité d'une toile. Sur le parcours se trouvent des restaurants et des laiteries.

Ramleh – Ramleh (sable) il y a peu d'années méritait bien son nom, car ce n'était que des dunes de sable tout à fait stériles. Le bon air qu'on y respire y a d'abord attiré quelques négociants ; l'exemple a été suivi rapidement, et aujourd'hui, grâce à la facilité du transport par chemin de fer, il est devenu de mode de passer l'été à la campagne, et la population en été est d'environ 6 500 et 3 200 en hiver. On y trouve un hôtel, un club qui le samedi et le dimanche procure aux promeneurs spectacles, musique et consommations de premier choix. Eglises catholique, grecque et américaine ; écoles grecque, française et italienne, tenue par M. Labo ; école française dirigée par Mme. Veuve Raissac.

Pour fertiliser le territoire de Ramleh où l'eau manque et pour lui donner le grand développement que comporte son voisinage d'Alexandrie, il vient de se former, sous le nom de Société hydronomique, une Société au capital de 800 000 fr. qui, au moyen de la concession d'une prise d'eau au canal Mahmoudieh, doit doter ce sol d'abondantes irrigations.

Climat - La température moyenne d'Alexandrie est de 20 degrés centigrades ; le maximum de 27 degrés et le minimum de 7 degrés. La quantité d'eau tombée dans l'année varie de 160 à 335 millimètres. Les orages y sont fort rares, sans doute à cause de l'éloignement de toute montagne, même de simples collines. La grêle en petite quantité se montre à peine une fois ou deux en mars et avril. Les brouillards, qui sont de peu de durée, se montrent parfois en mars, novembre et décembre. Un contraste frappant existe entre Le Caire et Alexandrie ; tandis que Le Caire est recherché l'hiver pour sa température douce et sèche et abandonné l'été pour ses grandes chaleurs, Alexandrie est préférée l'été à cause de ses brises de mer qui règnent sans interruption et maintiennent la température à une hauteur modérée.

Les illustrations des pages 9, 10, 11, 12 et 13 proviennent
de la collection personnelle de Max Karkéji.